

Veille que vaille

Des dernières minutes de veille longues comme une nuit sans fin. Des minutes interminables au cours desquelles lutter contre le sommeil s'apparente à un défi fou. Des minutes d'une invincible torpeur. Dans la salle de contrôle, Maurice, avachi sur la chaise de bureau, lutte contre l'engourdissement dans lequel l'a plongé sa quatrième vacation consécutive. Harassé, il laisse échapper un énième bâillement, jette un coup d'œil sur la montre à son poignet. Six heures du matin ! Six heures, enfin ! Il pousse un soupir libérateur, s'étire longuement et éteint les écrans de contrôle en actionnant l'interrupteur général. Toscane, étendue sagement à ses pieds, a saisi le signal du départ. La chienne se relève et en tout point imite son maître. Bâiller. S'étirer. L'homme se penche. Sa main cherche le flanc de l'animal, tapote le poil soyeux, s'empare de la laisse qui traîne au sol.

- Allez, ma pépette, c'est l'heure, on rentre.

L'agent de sécurité et la Beauceronne sortent de la pièce, remontent le couloir en direction du vestiaire. Le contraste est saisissant. Lui, voûté, affaissé, traîne son surpoids, traîne la patte. Elle, élégante, fièrement campée, noble jusque dans son regard franc et sévère, avance avec majesté. Jamais elle ne dépasse le maître. Elle reste toujours à ses côtés et cale son allure sur la sienne.

- Tu sais, je peux te le dire à toi, je crois bien que j'ai piqué du nez, ce matin. Je me fais vieux ! La quatrième nuit j'y arrive plus. Et puis, j'en ai marre de ce métier. « Assurer la sécurité des lieux et des équipements. Éviter les effractions, les cambriolages, les dégradations. » C'est ce qu'ils ont dit à Pôle Emploi pour décrire ce poste. C'était il y a trente ans et rien n'a changé ! Moi, tu comprends, je rêvais de « Faire les nuits ». Les « Faire » quoi ! Comme les « Fabriquer », les « Modeler », les « Tricoter ».

Maurice s'arrête. De marcher. De parler. Toscane lève vers lui des yeux interrogateurs mais le regard bleu de l'homme s'est absenté, égaré dans un autre monde. Qu'a-t-il donc ce soir ? Qu'est-ce qui lui arrive ? En général, il se montre plutôt pressé de poser l'uniforme, de rejoindre sa voiture sur le parking et de quitter les lieux ! Alors la chienne se pose sur son séant au plus près de l'homme. De sa patte droite elle tapote à plusieurs reprises la cuisse du veilleur de nuit. Le contact ferme et répétitif le ramène à l'instant présent. Il soupire, regarde sa fidèle compagne et reprend son monologue.

- Tu vois, j'm'imaginai... j'sais pas... allumeur de réverbères... accrocheur d'étoiles... découvreur de lucioles... Je pensais naïvement que je pouvais rendre la nuit plus belle, que je pouvais mettre de la lumière dans toute cette obscurité ! Et au lieu de ça, je passe des heures à fixer des écrans de télé, à déambuler, lampe torche en main, dans ce magasin vide et sinistre, à arpenter ce parking désert, lugubre. Ouais, je me suis bien fait avoir ! Et ça dure depuis des années.

La beauceronne parfaitement statique écoute la voix de son maître. Puis, sans le quitter des yeux, elle incline légèrement la tête comme si une question la taraudait.

- Pourquoi ? Pourquoi j'ai pas lâché ? Mais parce qu'il faut manger, ma belle ! Et avoir un toit pour s'abriter. Tiens, demande donc à Simone et à Raoul si j'ai pas raison. En tout cas, c'boulot, c'est de plus en plus dur ! Heureusement que t'es là, ma princesse ! Et puis eux aussi, i 'sont là. J'peux pas lâcher ! J'peux *plus* lâcher !

Un silence pesant s'installe. Le couple reprend sa marche chaotique et arrive devant la porte béante du vestiaire. Dans l'atmosphère feutrée du petit matin, l'équipe de ménage se prépare à prendre son service. Deux hommes en tout et pour tout. Maurice lance un bonjour tonitruant à la cantonade. Sous la lumière blafarde du néon, Jacques, le taiseux, esquisse un vague signe de tête puis rabat violemment la porte de son casier personnel. Il ajuste sa casquette et quitte la pièce pour aller s'installer au volant de sa balayeuse autoportée. Son acolyte, Henri, s'attarde, prend un chewing-gum dans sa besace, le fourre dans sa poche. Il se retourne vers Maurice qui commence à se départir de son uniforme, lui tend une pogne franche et sincère. Les deux hommes se serrent la main avec chaleur. Leur amitié est ancrée dans le temps. Henri pose les yeux sur Toscane, se perd dans la contemplation de sa robe noire et feu. Puis lentement, il s'accroupit au plus près de la bête, caresse sa tête avec douceur entre les deux oreilles.

- Alors ma beauté, t'as bien pris soin de Maurizio cette nuit encore ?

Maurice affiche un léger sourire. Il n'y a plus que le conducteur de l'autolaveuse pour le nommer par son prénom italien.

- Maurizio n'existe plus, Henri, j't'l'ai d'jà dit. J'avais à peine deux ans quand j'ai quitté l'Italie.

- N'empêche, t'es un Rital, mon ami ! Et pour moi, tu le resteras à tout jamais. Quand on s'est rencontré, tu portais beau. Tu parlais avec les mains. Qu'est-ce qui est arrivé à ce mec séducteur, arrogant, toujours classe qui plaisait aux femmes et qui avait le sang chaud ?
- Il a pris de la bouteille voilà tout ! Et même un gros coup de vieux !
- Mouais... Le poids des ans... et des kilos !
- Et aussi celui de la solitude... et de ce boulot d'merde ! Mais oui, Toscane est là. Et nous prenons soin l'un de l'autre.
- N'empêche... dans votre équipe cynophile, la « force de dissuasion » c'est elle, ricane Henri, ton physique rondouillard ne peut plus effrayer qui que ce soit, reconnais-le.
- -N't'moque pas d'mon physique. Je n'ai jamais autant ressemblé à Marlon Brando qu'en c'moment. J't'parle de l'acteur juste avant sa mort, évidemment ! Rôle faussement le gardien de nuit en remontant la braguette de son jean. Les deux comparses s'esclaffent. Puis Henri délaisse la Beauceronne qui, avec application, lèche ses doigts à grands coups de langue. Il se relève, jette un œil à la pendule du vestiaire.
- Oh la vache ! Il faut que j'y aille. Jacques va m'aboyer dessus !

Il s'apprête à sortir de la pièce, s'immobilise quelques instants, se tourne vers Maurice qui, assis sur le banc de bois, termine son laçage de chaussures.

- Ah, j'oubliais, t'as un problème avec ta voiture ? Je ne l'ai pas vue sur le parking ?

Souffle court, joues écarlates, Maurice se redresse comme sous l'effet d'une piqûre de guêpe.

- Qu'est-ce que tu dis ?
- Ta voiture... Elle n'est pas à la place où tu la gares habituellement. Mais, je n'ai plus de temps là. Tu me raconteras une autre fois... Ciao, mon pote.

Henri disparaît de l'encadrement de la porte abandonnant son ami, tétanisé, glacé par les sueurs froides qui coulent dans son dos. Toscane commence à trépigner, à gémir. « Secoue-toi, bon sang ! Fais quelque chose ! » Semble-t-elle ordonner à son maître. « Il s'est passé un truc. Bouge ! Dépêche-toi ! » Le veilleur de nuit se lève enfin, saisit sa vieille pochette en cuir, jette la dragonne sur son épaule et se précipite vers la sortie. La chienne, fébrile, le

précède de plusieurs mètres, revient vers lui, le contourne, puis repart vers l'avant, jappant, bondissant, sans se soucier de piétiner sa laisse qui traîne au sol. La remontée du couloir, la descente de l'escalier, le franchissement de la porte tambour. Tout s'accomplit comme dans un mauvais rêve. Dans le cerveau surchauffé de Maurice, deux prénoms jouent au ping-pong : Simone, Raoul ; Raoul, Simone. Suant et haletant, l'agent de sécurité déboule sur le parking toujours enveloppé par la nuit. La Beauceronne l'a précédé de quelques secondes et arpente en tous sens l'emplacement sur lequel Maurice gare sa vieille Peugeot avant chaque prise de service. Nez à terre, la chienne renifle le moindre centimètre carré de la zone de stationnement. Désertée. Nue. Glaciale. La truffe de l'animal se pare de minuscules éclats de givre qui brillent dans les ténèbres. Ahuri, le gardien de nuit se statufie, contemple l'asphalte, puis sonde du regard l'immensité du parking éclairé de ci de là par quelques réverbères. Il lève ses bras ballants en signe d'impuissance et d'incompréhension.

- P... j'y crois pas ! Mais qu'est-ce qu'ils ont foutu ?

Des dernières minutes de veille longues comme une nuit sans fin. Des minutes interminables au cours desquelles lutter contre le sommeil s'apparente à un défi fou. Des minutes d'une invincible torpeur, âpres et angoissantes. Le corps rêve de s'abandonner à une perte de conscience salvatrice. Il envoie au cerveau des signes annonciateurs de la rupture : fourmillements dans les membres, clignement des yeux, affaissement des paupières. Mais le cerveau s'installe dans le déni et combat cette capitulation générale. La lutte entre les deux camps s'avère acharnée. Raoul ne savait pas à quel point ce pouvait être difficile. Veiller. Toute une nuit. Jusqu'à ce que...

Enfin, le moment est survenu. La respiration faible et saccadée s'est arrêtée à tout jamais. Sur ce dernier souffle. Celui qui était plus léger qu'une aile de papillon. Celui qui a volé jusqu'aux cieux. Jusqu'à la « terre des anges ». Auparavant, et tout au long de cette nuit glaciale, les silences s'étaient faits de plus en plus longs entre deux battements de cœur. A cet instant, ils se sont mués en un unique et gigantesque silence éternel. A quelle heure est-ce arrivé ? Trois, quatre, cinq heures du matin ? Impossible à dire tant l'obscurité emplissait l'habitacle et inondait les alentours. Tant cette nuit sans lune était restée impénétrable, se

moquant pas mal du drame qui se jouait au fin fond de ses jupes, en bas, tout en bas, dans une voiture, sur le parking d'un supermarché. En tout cas, le moment est survenu. Alors que Raoul veillait. Vaille que vaille ! Gardien de nuit. Gardien d'une vie. Lorsque c'est arrivé, notre homme n'a pas bougé. Il n'a pas crié. Il n'a pas pleuré. Dans l'enfer des ténèbres, il a promené ses doigts gourds sur le visage de Simone. Avec la légèreté d'une plume. Il a vérifié l'absence de vie sur ses lèvres, puis à la base de ses narines. Il a fermé ses yeux. Il a caressé ses cheveux. Il a remonté une énième fois sur les épaules gracieuses le bord du duvet. Il s'est blotti encore plus fort contre le corps inerte sur la banquette arrière de la Peugeot. Il s'est accroché encore plus fort à la main froide et flasque. Submergé de chagrin. Impuissant. Et dès lors, immensément seul. Il s'est mis à fredonner cette berceuse. Celle que chantait Henry Salvador. Une histoire de biche... de loup... au fond d'un bois. C'était quoi déjà les paroles, Simone ? Tu te souviens ? Tu la fredonnais sans cesse. Du temps où on avait notre maison. Du temps du bonheur. Tu ne te souviens pas ! Mais si voyons ! C'était doux. Doux comme un sirop à la fraise !

Raoul respire fort désormais. Trop fort. D'abord parce qu'il respire pour deux. Mais aussi parce que l'angoisse de « l'après » l'envahit. Plusieurs heures se sont déjà écoulées depuis la dernière ronde de Maurice. Comme toujours à chacun de ses passages, l'agent de sécurité avait braqué sa lampe torche vers l'intérieur de l'habitacle pour vérifier que ses hôtes allaient bien. Comme toujours, Raoul avait levé le pouce en guise de « pas de problème, merci ». Mais cette nuit le vieil homme avait menti à leur ange gardien. L'état de Simone s'était brusquement détérioré. Très affaiblie par des conditions de vie inhumaines et par le froid hivernal, la pauvre femme avait abandonné la lutte. Elle avait renoncé depuis longtemps à toute forme de nourriture, acceptant seulement d'avaler le thé brûlant du thermos que Maurice leur remettait avant chaque prise de service, en même temps que les clés de sa voiture. Si seulement, songe Raoul, si seulement Maurice avait travaillé sept nuits sur sept... Ils auraient alors bénéficié chaque soir de l'abri miraculeux que représentait pour eux l'archaïque véhicule. Bien qu'en errance dans les rues de la ville tout le jour durant, ils auraient été rassurés à l'idée que leur bon samaritain était probablement en train d'œuvrer à leur confort nocturne ! Il savait y faire, le gardien de nuit, pour mettre de la lumière dans l'obscurité. Très vite, il avait transformé la désuète Peugeot en havre de paix : quelques victuailles avaient rapidement rejoint les boissons chaudes et les duvets sur la banquette

arrière. Puis un nécessaire de toilette, des vêtements propres avaient été déposés en offrande sur le siège passager. Grand pourvoyeur de chaleur humaine, l'homme ne regrettait pas sa peine pour les aider, eux, les invisibles, les laissés-pour-compte, les naufragés des temps modernes ! Et la chienne ! Encouragée par son maître, elle avait immédiatement pris sous son aile le couple de SDF, débarbouillant sans retenue à grand renfort de léchouilles le visage ridé de Simone, confiant avec douceur sa grosse patte à la main osseuse de Raoul. Si seulement... Mais le gardien de nuit ne travaillait que quatre nuitées par semaine. Ce qui laissait le vieux couple trois nuits en enfer ! Dans la rue. Dans le renforcement d'une porte cochère. Sur et sous des cartons.

Une fatigue incommensurable annihile désormais le désespoir de Raoul. Le vieil homme se perçoit comme une carcasse usée, vide de toute substance émotionnelle. Que faire maintenant ? Attendre que Maurice débauche. Lui saura. Oui, c'est ça, attendre ! Et durant cette attente, dormir. Enfin ! Mais la perte de conscience se présente en ennemi qui ravive les souvenirs. Les paroles soudain retrouvées de la célèbre berceuse percutent de plein fouet la pensée du vieil homme. « Le loup, on s'affiche, contre lui, nous serons deux ! » Il se redresse à nouveau fou de douleur. Plus jamais, ils ne seront deux ! Bientôt, la nuit va cesser. Les loups vont arriver en meute et s'emparer du corps de Simone, l'autopsier, le jeter dans quelque fosse commune. Ils s'empareront également de Raoul afin de l'interroger. Peut-être lui proposeront-ils le gîte et le couvert durant quelque temps. Mais viendra forcément le jour où tout recommencera : la rue, la porte cochère, les cartons... Non seulement Maurice ne pourra rien empêcher mais il récoltera sans doute de graves ennuis. Pensez ! Héberger en grand secret des sans-abris dans son véhicule sur son lieu de travail ! Puis en laisser mourir un sans lever le petit doigt. Tu parles d'un veilleur de nuit ! L'homme sera disséqué par les médias, jaugé par l'opinion publique, sermonné par ses collègues, licencié par le PDG furibond de voir entachée l'image de marque de son magasin. Et Toscane ? Qu'advient-il de l'adorable Beauceronne ? Raoul doit sauver Maurice et sa chienne ! Raoul doit se sauver ! Vite, il se désolidarise de Simone, s'extrait du duvet double, descend de la voiture pour s'installer à la place du conducteur, tourne la clé dans le Neman. La Peugeot tousse, puis ronronne. Un petit coup d'accélérateur. Le véhicule bondit par saccades.

- Pardon, Maurice, pardon...

Le vieillard dirige maladroitement l'automobile vers la sortie du parking.

- *Tu te souviens, Simone, du passage à niveau d'Anthony ? Il a une sale réputation. Et si on allait y faire un tour ? Contre le train, nous serons deux.*